

— Eveillez-moi dans une heure alors.
— Qui vous dit qu'ils ne passeront qu'à dix heures ?

— Je me suis informé de ce qu'ils avaient à faire.

— Eh bien ?

— C'est Hervart qui a quelques affaires à régler, mais qui nécessitent du temps. Mais laissez-moi dormir, et dans une heure, si je dors encore, alors éveillez-moi. Je n'ai pas fermé l'œil les deux dernières nuits, et j'ai besoin de sommeil.

Quelques instants après, Edmond s'était de nouveau endormi.

Darcy commençait à être fatigué de cette inaction.

Il sortit, et marcha près d'une heure. Quand il revint, il était dix heures cinq.

— Allons, dit-il, je crois qu'il est temps d'éveiller Narceau.

Mais au lieu de trouver un dormeur, il en trouva deux. Puivert avait fini par succomber au sommeil.

Darcy les secoua rudement. Le fermier commença par ouvrir difficilement les yeux, puis à les frotter de ses larges mains.

Enfin il se leva en disant :

— " Me voilà " ! sans trop se rappeler ce qu'il avait à faire.

— Je sais bien que tu es là, lui dit brutalement Darcy.

Cette voix bien connue du fermier, le rappela à la mémoire.

Quant à Edmond, il se leva sur le champ, courut à l'étable, en rapporta les deux épées, et guidant ses deux compagnons qui le suivaient, il alla s'embusquer dans le fossé qui était de l'autre côté du chemin.

— Maintenant attention, dit-il, car ils vont arriver bientôt. Que chacun soit prêt, et au mot : En avant ! jetons nous sur la voiture, et faisons bon marché de cette clique.

— N'oublie pas, Puivert, que tu dois payer de ta personne comme nous, lorsque Narceau prononcera le cri convenu.

— Je ferai bien mon devoir, dit Puivert.

— Dix heures et quart, fit Narceau, en regardant à sa montre.

Ils tardent encore plus que je ne pensais. Vous auriez dû dormir comme moi, M. Darcy. Vous voyez que vous en aviez amplement le temps.

— Dans des occasions comme celle-ci je ne dors jamais ; et d'ailleurs, il fallait quelqu'un pour faire la sentinelle.

Mais tu es bien taciturne ce soir, Puivert, tu ne dis pas un mot.

— Je parlerai quand nous serons de retour à Montréal sains et saufs.

— Et pas auparavant ?

— Peut-être, mais je ne le crois pas.

— Chut ! fit Edmond.

— Qu'est-ce ? demanda Darcy.

— Voici une voiture.

— Bah ! qu'est-ce que cela fait ? Toutes les voitures ne contiennent pas nos gueux, je suppose.

— Non, pas toutes, mais celle-ci, cria une voix qui venait de la voiture, et qu'ils reconnurent pour celle d'Ernest Lesieur.

— En avant ! cria Edmond.

— En avant ! répétèrent Darcy et Puivert.

Et ils se précipitèrent sur le cheval qu'ils arrêtaient.

Mais au cri " En avant ", Pierre, Ernest et Victor, avaient sauté à bas de la voiture, et avaient mis l'épée à la main.

Edmond ne désirait plus qu'une chose ; c'était que ses ennemis fissent le tour du fossé, pour qu'ils fussent derrière une petite maison de bois, au lieu d'être sur le chemin.

Il dit en conséquence un mot à l'oreille de Darcy, que ce dernier répéta à son fermier.

Il feignit ensuite de se ruer sur Victor, qu'il reconnut alors seulement.

— Comment ? toi ici ? s'écria Edmond. Comment se fait-il ?

— Vous êtes les Rois de Pique, et nous sommes les Valets de Cœur, répondit celui-ci.

— Traître ! Tu nous a épiés !

— Rappelle-toi cette soirée où tu oublias de refermer ta trappe sur Darcy et Puivert, et tu comprendras.

En effet, Edmond comprit.

— Nous sommes trahis ! s'écria-t-il, et il s'enfuit derrière la maison dont nous venons de parler ; Darcy et Puivert le suivirent.

— Sus à Narceau ! vociféra Victor, et avec lui, Pierre et Ernest s'engagèrent dans le défilé qu'avaient pris leurs trois ennemis.

Cependant Edmond connaissait Victor pour une bonne lame ; il le laissa donc au fermier et s'attaqua à Pierre.

Ainsi, dans ce terrible duel, chacun avait son ennemi à combattre. Darcy chargeait Ernest, Edmond Pierre et Puivert essayait à frapper Victor de son bâton. Les adversaires étaient ainsi placés : Pierre et Edmond, à gauche ; Ernest et Darcy, dans le milieu ; Victor et Puivert, à droite.

Après quelques minutes d'une lutte indécise, Victor fit une feinte ; mais son épée fut habilement parée par le bâton de Puivert, qui la brisa en deux. Victor était dans une position désespérée. Il n'avait pas le temps de sortir son pistolet de sa poche, et il n'avait rien pour parer le coup de bâton que lui destinait le fermier.

Il allait avoir la tête fracassée, lorsqu'Ernest qui était à ses côtés, s'élança, et avant qu'il ne pût se mettre en défense, traversa de son épée le fermier d'outre en outre.

Alors Darcy qui n'avait plus d'ennemi fit feu de son pistolet sur le groupe qui venait de se former.

Victor tomba raide mort.

Ernest qui ne le croyait pas rendu à cette extrémité, se pencha pour lui donner la main.

Darcy s'élança sur lui l'épée nue.

Ernest ne la voyait pas venir.

Mais Pierre vit le danger que courait son ami. Il poussa un cri, et rejoignit Darcy, avec qui il croisa le fer.

Ce cri avait rappelé Ernest à lui.

Il se retourna, et vit Edmond qui s'avançait sur Pierre, l'épée haute.

Ernest se rua sur ce nouvel arrivant.

Les deux épées se croisèrent.

Ainsi Pierre et Ernest avaient changé d'adversaires.

La Providence avait réuni Pierre et Darcy.

C'était juste.

Ce combat fut terrible.

Comme s'il n'eût attendu que le moment où la terre fût rougie du sang humain, le tonnerre qui grondait sourdement depuis quelques instants, éclata avec un fracas épouvantable, et une pluie torrentielle commença à tomber.

Les quatre ennemis se battaient avec acharnement, qui ne permettait ni repos ni trêve.

Ils se faisaient bien quelques égratignures, mais ne se portaient aucune blessure sérieuse.